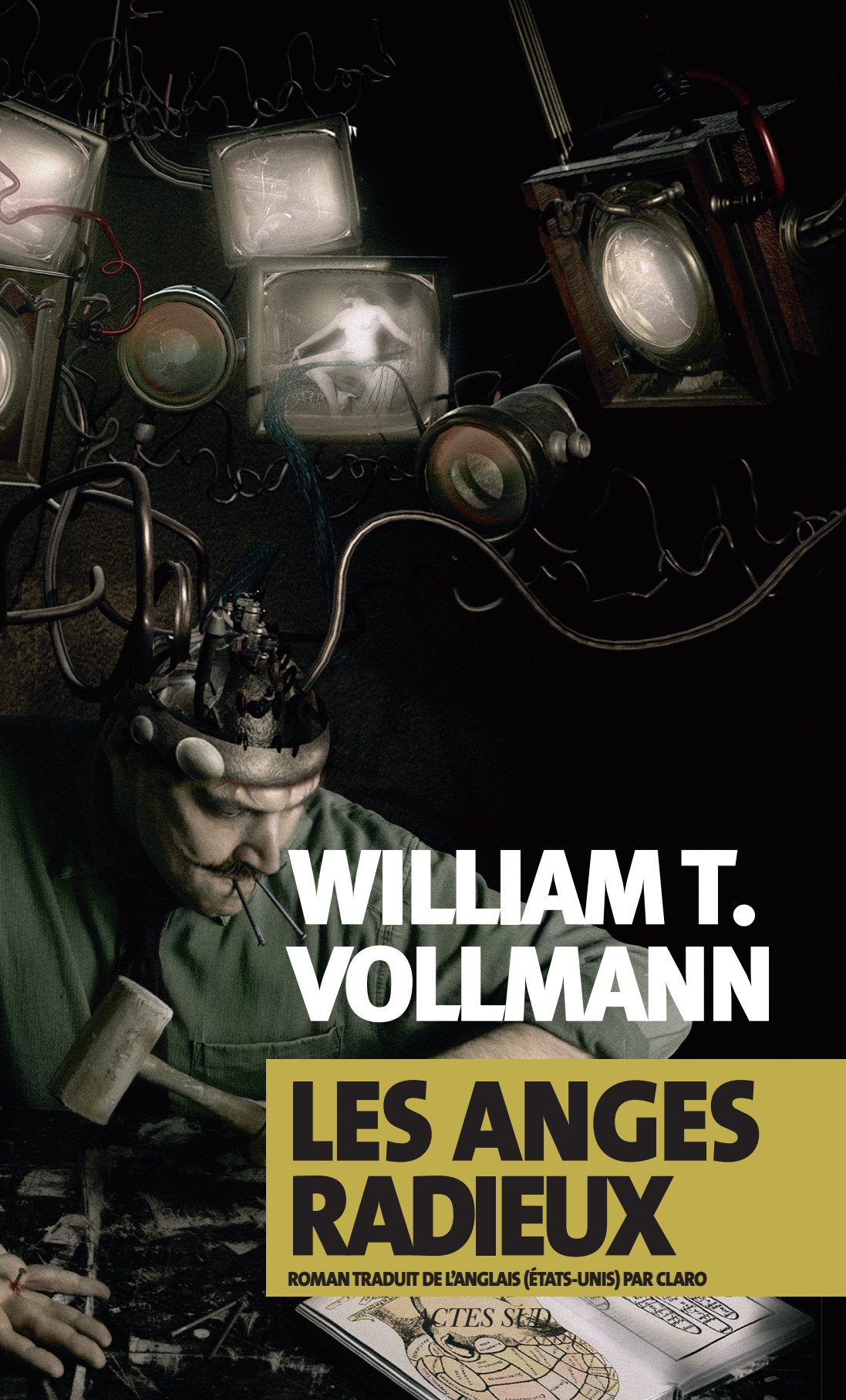


WILLIAM T. VOLLMANN

LES ANGES RADIEUX

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLARO

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les jungles d'Amérique du Sud, les glaces de l'Alaska, les plaines du Midwest et les rues de San Francisco, la bataille fait rage. Les insectes mènent une lutte impitoyable pour la domination. Face à eux, un sinistre groupe chargé d'électrifier le monde. Mais un jeune homme, Bug, va trahir les siens pour rejoindre le camp des insectes. Wayne, une vilaine brute, se rallie aux forces maléfiques de l'électricité et fait le serment d'assassiner la mante religieuse qui tient un bar dans l'Oregon. Quant à Milly Dalton, la Marchande d'allumettes, elle conduit une bande de révolutionnaires intrépides…

Fourmillant de personnages touchants, terribles, improbables, inclus dans un casting dirigé en coulisse par un énigmatique démiurge du nom de Big George qui rivalise avec l'auteur dans l'art de la manipulation, truffé d'épigraphes politiques, assorti de listes diverses, doté d'une table des matières truquée qui prolonge le récit, illustré de dessins, écrit dans une langue incroyablement précise et colorée où les images se livrent à une surenchère synesthésique, *Les Anges radieux* est un roman d'une magnifique générosité et d'une indéniable truculence. Dans cette fresque survoltée où se mêlent roman d'apprentissage, charge incendiaire contre les ambitions impérialistes et certains "idéaux" révolutionnaires, et méditation épique sur la violence, la rébellion et le rôle de la technologie dans l'aventure humaine, William T. Vollmann joue à fond, pour la première (et sans doute la dernière) fois, la carte de l'imaginaire et de la *fantasy*. Pour cela, *Les Anges radieux* s'affirme comme un moment indispensable dans la perpétuelle découverte de ce colosse de la littérature américaine contemporaine.

WILLIAM T. VOLLMANN

Né en 1959, William T. Vollmann est l'auteur d'une œuvre aussi protéiforme qu'ambitieuse. Actes Sud a publié La Famille royale *(2004) ;* Central Europe *(2007), roman qui a obtenu le National Book Award 2005 ;* Les Fusils *(Babel nº 832),* Pourquoi êtes-vous pauvres ? *(2008), prix du Meilleur Livre étranger – essai 2008 et* Le Grand Partout *(2011). Paru aux États-Unis en 1986,* Les Anges radieux *est son premier roman.*

DU MÊME AUTEUR

LES NUITS DU PAPILLON, Robert Laffont, 1998 ; 10-18 nº 3138.
DES PUTES POUR GLORIA, Bourgois, 1999 ; Points-Seuil nº 764.
TREIZE RÉCITS & TREIZE ÉPITAPHES, Bourgois, 1999 ; Points-Seuil nº 935.
RÉCITS ARC-EN-CIEL, Bourgois, 2000.
LA FAMILLE ROYALE, Actes Sud, 2004 ; Babel nº 743.
LES FUSILS, Le Cherche-Midi, 2006 ; Babel nº 832.
CENTRAL EUROPE, Actes Sud, 2007 ; Babel nº 981.
DÉCENTRER LA TERRE : COPERNIC ET LES RÉVOLUTIONS CÉLESTES, Tristram, 2007.
POURQUOI ÊTES-VOUS PAUVRES?, Actes Sud, 2008 ; Babel nº 1032.
LE LIVRE DES VIOLENCES, Tristram, 2009.
ÉTOILE DE PARIS, Actes Sud, 2010.
LE ROI DE L'OPIUM ET AUTRES ENQUÊTES EN ASIE DU SUD-EST, Tristram, 2011.
LE GRAND PARTOUT, Actes Sud, 2011.
FUKUSHIMA, DANS LA ZONE INTERDITE, Tristram, 2012.
LA TUNIQUE DE GLACE, Le Cherche-Midi, 2013.
TOUT LE MONDE AIME LES AMÉRICAINS, Tristram, 2014.

Les dessins sont de l'auteur.

L'auteur s'est inspiré en partie, pour les premières pages du chapitre "La bataille dans la piscine", de certains passages du livre d'Alan Bullock, *Hitler, ou les mécanismes de la tyrannie*.
Avec l'autorisation de l'éditeur original.

Photographie de couverture : © Jamie Baldridge

Titre original :
You Bright and Risen Angels: cartoon
Éditeur original :
Pan Books Ltd., Londres
Atheneum Publishers, New York
© William T. Vollmann, 1987

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06185-2

WILLIAM T. VOLLMANN

Les anges radieux

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Claro

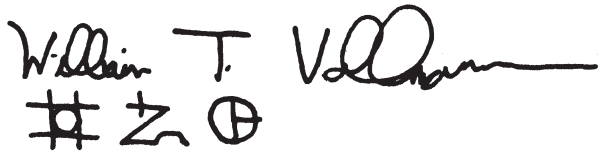
ACTES SUD

Pour mon grand ami, Paul Foster.

Seul un expert se rendra compte que nos exagérations sont authentiques.

Kimon Nicolaides,
The Natural Way to Draw.

Ce livre a été écrit par un traître à sa classe. Il est dédié à tous les bigots. Hommes et femmes en chemises noires, je vous invite à vous unir, à donner coups de griffes et coups de tison, à immoler dans le soufre et l'essence les larves de l'engeance égalitaire, à vous regrouper dans vos caves pour conspirer contre les lépismes et prendre les décrets qui s'imposent dans vos vastes et puantes assemblées solennelles, car vous n'avez rien d'autre à perdre que vos derniers et fragiles principes.



Karachi – Col d'Anatuvuk – San Francisco
(1981-1985)

BOTTIN MONDAIN DES PERSONNALITÉS INTERVIEWÉES POUR CE LIVRE

Notre héros (Bug, dit l'Insecte)
Athée, espion, révolutionnaire, ancien allié des insectes ; fondateur du mouvement kuzbuite ; âgé de 44 ans en l'An 1 de la Révolution ; diplômé de l'université.

Sammy Allen
Réactionnaire, électricien et inventeur ; instrument des globes bleus ; âgé de 97 ans en l'An 1. Au service de Mr White.

Clara Bee (dite Clarabeille)
A tué un scarabée avec son dard.

Big George
Apolitique, explorateur tropical ; crypté et omniprésent ; immortel. Extrêmement dangereux. Au service de tout le monde.

Phil Blaker
Réactionnaire, industriel ; propriétaire de Mars ; grand rival de Mr White ; âgé de 188 ans en l'An 1.

Coldwell et Stringfellow
Réactionnaires ; courtiers d'assurances. Morts depuis long-temps.

Fred Dalton

Réactionnaire ; réassureur ; mort à l'âge de 55 ans. Un sacré dur. Au service de Mr White.

Milly Dalton (la Marchande d'allumettes)

Révolutionnaire ; fille du précédent ; personnage échappé d'un livre ; mortelle. Au service de Bug.

Dr Samuel William Dodger (dit aussi Dr William Samuel Dodger)

Réactionnaire, inventeur, conférencier, psychiatre, modeste homme d'affaires (vente par correspondance et au détail), sénateur, nommé d'office à tous les conseils municipaux de notre grande République ; âgé de 79 ans en l'An 1. Bras droit de Mr White. Au service de Phil Blaker.

Electric Emily

Révolutionnaire, conductrice de courant ; âgée de 78 ans en l'An 1. Pouvoirs paranormaux mais complètement naturels.

Frank Fairless

Agent double ; opérateur en chambres noires, producteur de diapositives à visée documentaire ; loser invétéré ; instrument du Dr Dodger et des globes bleus ; âgé de 48 ans en l'An 1. Réincarnation de Roger Garvey. Au service de Bug.

Parker Fellows

Réactionnaire, inspecteur d'assurances ; divinité des chambres noires ; âgé de 46 ans en l'An 1. Nombreux pouvoirs surnaturels. Instrument des plantes et des globes bleus.

Roger Garvey

Réactionnaire, partisan, petit-bourgeois ; âgé de 18 ans lors de son exécution par Wayne. Au service de Parker.

Wayne Hysaw

Réactionnaire, marin, commando ; âgé de 45 ans en l'An 1 ; décoré de la Croix de Fer, première classe. Au service de Parker.

Susan Lingenfelter

Réactionnaire ; révolutionnaire ; institutrice ; supporter de l'équipe de natation ; âgée de 46 ans en l'An 1. Au service de Bug et de Wayne.

Katie White

Apolitique ; présentatrice de débats télévisés ; âgée de 42 ans en l'An 1. Au service de Mr White.

Stephen Mole

Révolutionnaire ; opérateur en chambres noires ; préposé à la photocopie chez Mr White ; spécialiste du métro insecte ; Kuzbuite actif ; âgé de 56 ans en l'An 1. Au service de Bug et de Katie.

Catherine O'Day

Compagne de route ; fonctionnaire ; âgée de 52 ans en l'An 1. Vénérée par Roger Garvey jusqu'à la mort de celui-ci. Au service de Susan.

Newton Payne, dit Newt, dit le Triton

Réactionnaire ; ingénieur ; stratège défense ; inventeur ; concepteur d'armes ; âgé de 98 ans en l'An 1. Au service de Mr White.

Earl Ward

Réactionnaire ; inventeur ; âgé de 97 ans en l'An 1. Au service de Mr White jusqu'à sa capture par les insectes.

Mr Jack White

Réactionnaire ; industriel, commandant en chef des Gardes de la Marine marchande ; âgé de 253 ans en l'An 1 (il est

immortel). Homme politique assez doué. Au service des ours polaires.

Le groupe d'affinités

Réformateurs extrémistes – Bug, Ellen, Barb, Tina, Mary, Jerry, Simon, Sophie, Sandy et Barnaby. Au service de Wayne.

Le gang électrique

Boy Cryption, Vern Puckett, Tippy Selenoid et Parker.

Les programmeurs

Mr White, Dr Dodger, Big George, Parker, Sammy, Violet, Ron, Taylor, Eileen, Tracy et Chuck. Au service de Mr White.

(Étant donné que moi, l'auteur, je suis également programmeur, j'ai jugé bon d'attribuer à ces âmes fortunées une importance propre, afin d'honorer cette glorieuse profession que nous avons en commun.)

Les prostituées

Brandi (au service de Frank), Carla (au service de Wayne), Ginger (au service de Frank), Natalie (au service de Curtis), Georgette (au service de Natalie).

Le syndicat de réassurance

Mr White, Mr Dalton, Dr Dodger, Catherine, Big George, Parker, Coldwell, Stringfellow, et allez savoir qui d'autre. Au service des Végétariens.

L'équipe de natation

Parker, Wayne, Chip, Big George, Bug, Roger, Glenn, Doug et Bob. Au service de la nation.

Le Grand Scarabée

Règne sur le Monde des Insectes.

L'Abeille boréale
Sa reine.

Les Gardes-Scarabées
Leur nom parle pour eux.

Mantis, dit la Mante
Révolutionnaire, espion ; insecte-barman dans l'Oregon.

Le Cœur de Chenille
Instrument de la damnation de Parker. Au service de Bug.

Divers moustiques, fourmis et araignées
Une engeance.

Un grillon
Messager de Mantis.

Insectes-vampires et insectes-assassins
Vraiment pas de quoi s'inquiéter.

Les Globes Bleus
Siège du vrai pouvoir.

Les Créateurs du Macropedia
Des Végétariens.

Martiens
Également des Végétariens. Au service de Phil Blaker.

Les plantes et les hommes-plantes d'Omarville
Réservistes réactionnaires. Au service de Parker.

Ours polaires
Administrateurs terrestres du syndicat de réassurance.

MÉTAMORPHOSES

Les hommes devraient cesser de se battre entre eux et s'attaquer aux insectes.

Luther Burbank

Si je peux envoyer la fleur de la nation allemande dans l'enfer de la guerre sans la moindre pitié pour l'effusion du précieux sang allemand, alors j'ai sûrement le droit de supprimer des millions d'êtres inférieurs qui pullulent telle la vermine.

Adolf Hitler

Ce n'est pas parce qu'on a retrouvé le crâne de Martin Bormann qu'il faut en déduire qu'il est mort, mes bien-aimés ; car il est de notoriété publique que des observateurs compétents, venus de tous les pays neutres, ont déclaré avoir vu en Argentine un vieillard dont la tête est enveloppée de bandelettes, et dont on ne distingue que le regard traqué aux paupières battantes et frémissantes au-dessous de milliers de sutures crâniennes ; – quant à Anastasia Romanov, il se trouve que je la connais : lorsque Yourovski et ses hommes de la Tcheka massacrèrent sa famille, elle perdit connaissance et passa pour morte ; on la jeta à l'arrière d'un camion avec les autres corps et, tandis qu'ils affûtaient leurs haches et préparaient la soude caustique, elle revint à elle, s'enfuit dans la sombre et profonde taïga et courut se jeter à temps dans les bras des Russes blancs, qui la traitèrent ainsi qu'il convenait à son rang ; et c'est ainsi que le naturel apprit le galop. Pour ce qui est de Mr Ambrose Bierce, il a bien été abattu comme espion par Pancho Villa, mais il se trouve que je suis passé devant sa tombe avant qu'il ne soit trop tard. Toutes les cellules de son cerveau n'étaient pas encore mortes et, grâce à une infime application de l'Élixir spécial du Dr Dodger, j'ai été en mesure de le sauver, bien que cela prît des mois et des mois avant qu'il soit de nouveau en mesure de respirer, et même aujourd'hui encore il prétend être dans l'incapacité de se rappeler le mois de juillet 1899 – quand bien même on le *pendrait* haut et court ! Je puis seulement en conclure que Dieu ne souhaitait pas qu'il s'en souvînt. Un tel brouillard mental est de rigueur si l'on considère la délicieuse imprécision

du terrain – un continent entièrement revêtu d'une couche de mousse élastique, des idoles en or et des empires de pacotille, des insectes doués de sensations et des montagnes élégantes dénuées de ces pics sur lesquels crèvent ballons et rêves ; et un peu partout une espèce de tranquillité brumeuse – je parle bien sûr de l'Amérique du Sud, où de nombreux individus de ce genre vont se cacher ; où se cachent tous ceux qui sont assez vils et excentriques pour dénoncer la maladresse de la mort. C'est la raison pour laquelle, lorsqu'il m'arrive moi-même de me réfugier temporairement dans ce Shangri-La des personnes déplacées, ce que je fais de temps à autre pour m'évader de ce monde macabre et cynique où l'on est obligé de ne pas perdre pied tel un rond-de-cuir salarié, comme le reste des autres Romanov, je croise toujours autant de visages ensorcelants : ici est exposé un vieil ambassadeur américain dont le corps fut soi-disant réclamé par le Département d'État dans un cercueil plombé parce que la rançon n'avait pas été versée (amusants, ces cercueils plombés ; ils confèrent à leurs occupants plus de vitalité qu'ils n'en ont jamais eue par le passé ; et le fait est que notre ambassadeur en question est tout de même plus animé qu'une écrevisse ; il se redresse quand il reçoit de la visite puis se rassoit dans son fauteuil en rotin, il boit des punchs corsés à petites lampées honorables et, passé 2 ou 3 heures de l'après-midi, il s'efforce d'être sincère) ; et là-bas, en pleine convalescence, nous avons le seul Turkmène à descendre directement de Gengis Khan ; naguère talentueux prospecteur de pétrole[1], il eut le malheur de rencontrer un jour un démon des sables dont il ne put résoudre l'énigme ; et c'est à peu près tout en ce qui concerne les Turkmènes et les Mongols, ou du moins ce que

1. Avant la révolution, la Turkménie s'étendait sur seulement 488 100 kilomètres carrés. Elle n'avait rien d'autre à nous offrir au temps des tsars que quelques objets artisanaux fort rustres, tels que des planeurs à remontoir ou des bâtonnets glacés. Avec l'arrivée des Soviets, ces choses ont disparu pour laisser la place aux industries chimiques, pétrolières et d'équipement, aussi bien qu'aux plus modernes raffineries de pétrole, lesquelles sont souvent sujettes au sabotage. La Turkménie dirige aujourd'hui le monde grâce à son Conseil secret des Grands Dragons anoblis et des Démons des sables. *(Toutes les notes sont de l'auteur, sauf indication contraire.)*

les nations électrifiées de cette partie de la biosphère pensent des Turkmènes et des Mongols, des saletés d'étrangers venus menacer notre liberté de porter des armes ("Des Turkméniens ? se demandent-ils. Des Mongoliens ? Des Mongoloïdes ?"), ce qui est une bonne chose, car j'aime que certains de mes numéros soient plus faciles que d'autres ; de même, quand on a affaire à un Blanc du type monsieur Tout-le-Monde, c'est un jeu d'enfant que de se faire passer pour un Arabe effronté, un Grec basané et bavard aux dents écartées, un rejeton macédonien, sans pour autant exclure la possibilité de devenir, par le truchement du maquillage, d'un collier et de la pure mobilité plastique, cette femme dont le destin était d'offrir à Auguste le sceptre du monde et dont les yeux lançaient des milliers de fusées. Nous travaillons tous de concert, ou du moins *moi* je travaille. – "Tous ceux qui à l'époque étaient incapables de tenir debout, a dit Hitler dans un autre contexte, adhérèrent à ces fédérations ouvrières, persuadés sans doute que huit éclopés réunis sont assurés de donner un gladiateur." – Avoir les pieds sur terre, bien sûr, est aussi épuisant et dangereux que ne pas perdre pied ; et quand la meute des chiens errants commence à vous entourer en grondant, la langue pendante et humide, et que vous savez que, par une espèce de feinte servilité, ils souhaitent s'attaquer en premier à vos orteils, eh bien, alors, vous n'avez plus qu'à marcher sur les pieds des autres, voire sur la tête des autres. Je me suis promis de ne jamais devenir comme Hitler ; cet imbécile s'est efforcé de ne pas lâcher prise, les pieds bien sur terre, tout seul dans son petit trou, et ce jusqu'à la fin ou presque. Mais il se peut que je me déguise en n'importe quel objet animé ou inanimé dans ce qui va suivre : je puis être huit boiteuses avec des faux seins, huit pots de chambre fêlés, ou – allons droit au but – un gladiateur bel et bien composé de hardes, de balais et d'une assiette en carton sur laquelle on a barbouillé un visage avec les doigts, sans parler de deux vagabonds glissés à l'intérieur de chaque manche de chemise et jambe de pantalon, qui déplacent mes membres de Goliath quand je leur en donne l'ordre ; mais tant que vous croyez au gladiateur, vous êtes cuit, le personnel du Musée se lancera à votre poursuite et, quand ils vous auront rattrapé, ne doutez

pas que je vienne étudier soigneusement votre dépouille, et cela jusqu'à ce que je parvienne à convaincre votre petite amie que je suis *vous* revenu d'entre les morts. Car je suis Big George, l'éternel gagnant.

L'HISTOIRE DE L'ÉLECTRICITÉ

Ce n'est que lorsque tout le pays sera électrifié, quand l'industrie, l'agriculture et les transports reposeront sur une assise technique de production moderne à large échelle – ce n'est qu'alors que notre victoire sera totale.

V. I. Lénine,
Discours au VIIIe congrès des Soviets.

Parler d'énergie atomique en termes de bombe atomique revient à parler d'électricité en termes de chaise électrique.

Piotr L. Kapitsa

CONNAISSANCES SYNTHÉTIQUES *A PRIORI*

> *[…] mais, si, après la mort, nous ne devons plus exister, pourquoi vois-je, la plupart des nuits, chaque tombe s'ouvrir, et leurs habitants soulever doucement les couvercles de plomb, pour aller respirer l'air frais ?*
>
> Lautréamont,
> *Les Chants de Maldoror*.

Oh, vous, mes anges radieux et exhaussés, voilà que vous gisez tous sous terre ! Moi, votre auteur, je suis seul ; il n'y a plus personne au monde. Et comme c'est moi qui m'occupe de tout ici la moitié du temps, je vais vous soumettre une fois de plus un de mes jugements insensés – insensés car vous êtes tous si pleins de bonne volonté que je ne pourrai jamais vous punir, et cela quel que soit le degré de votre vilenie. Je presse le bouton Résurrection ; et vous voilà, aussi vrais que nature. Notre héros, Bug, s'extrait timidement de sa fosse, très poli et peut-être un peu gêné alors qu'il ôte cendres et moisissures de son visage (je sais bien que ce n'est pas de sa faute). C'est à présent au tour de Wayne de jaillir de sa tombe, le regard noir, cherchant des yeux Parker, prêt à en découdre avec n'importe qui… Je tends la main à Catherine pour l'aider à revenir à la lumière, elle a un sourire nerveux, elle est toujours aussi mignonne avec juste une once de soufre autour d'elle. Le Dr Dodger bondit hors du cercueil d'un autre, sans même me regarder

(quoique…), et se met à construire quelque chose à partir d'une poignée de vieux trombones rouillés qu'il gardait dans sa poche. Milly, la Petite Marchande d'allumettes, n'est pas dans les parages ; elle est retenue prisonnière à l'intérieur d'un livre de poche qui moisit dans une lointaine poubelle, et même moi je ne la reverrai jamais, bien qu'en fermant les yeux je puisse presque distinguer le visage pâle et désespéré qu'elle lève vers moi en implorant mon aide… La pierre tombale de Parker bouge lentement dans un bruit d'herbes qu'on arrache, de racines qui lâchent et de gravier qu'on mâche, et soudain elle glisse dans la boue et manque basculer, la puanteur est de plus en plus forte et un long bras vert-de-gris jaillit, ses doigts se contractent, déjà le reste du corps de Parker se ramasse, se faufile et pour ainsi dire suinte de la faille, Parker s'affale contre un caveau de famille et extirpe les asticots de ses dents et Wayne fonce vers lui en pleurant presque, transporté de joie. – Ah ah, ce mausolée (quelle noblesse !) doit appartenir à la famille White ; ne dirait-on pas en effet Mr White en personne, là, qui s'avance vers nous d'un air manifestement furibard, un demi-siècle d'insultes pourrissantes encore accrochées à ses lèvres ? Il voit Bug, le saisit aux épaules, le secoue, le soulève et le frappe, mais Bug reste toujours aussi poli et se contente de hocher la tête et de se détourner pour essuyer son nez qui pisse le sang (je puis cependant affirmer qu'au fond de lui il complote quelque chose). Et tous de se radiner dare-dare à cette convocation : Katie, Susan, Roger, Frank, Sammy, Newt et Earl ; et même le Grand Scarabée sort de terre, tout rutilant et vert dans la lumière ; Katie hurle, Wayne et Mr White foncent droit sur lui et lui balancent des coups de pied ; le Dr Dodger a entretemps mis au point son petit appareil ; il s'agit d'une catapulte ; il la tend et expédie des cailloux sur le Grand Scarabée, lequel se traîne vers notre héros pour se protéger. Roger hésite et finalement se décide à rejoindre Parker et le Dr Dodger ; et maintenant chacun choisit son camp, réactionnaire ou révolutionnaire, ainsi qu'il était prévisible, un peu comme quand on choisit son équipe à l'école pour la balle au prisonnier, tous sauf Frank, qui reste planté au milieu et reçoit des coups de partout. – Mr White tire au pistolet, Wayne, Sammy,

Newt et Earl chargent, Bug attend son sort tout comme Catherine, Susan et le Grand Scarabée ; ce ne sera pas un grand jour pour leur révolution ; non m'sieu, mais voilà qu'au même moment on entend un bruit d'ascenseur et que Coldwell et Stringfellow sortent de leurs tombes, l'air décharnés ; ils s'approchent de Bug, lui tapent sur l'épaule et lui offrent, à lui ainsi qu'à tous les autres révolutionnaires, une pleine poignée de crayons finement taillés. Puis Stringfellow prend Bug par la main et Coldwell entraîne Catherine et Susan par la taille vers Mr White, tandis que le Grand Scarabée les suit lentement, résigné. – Phil Blaker n'est pas dans les parages, sans doute parce qu'il est enterré sur Mars, mais nous avons vu presque tout le monde, n'est-ce pas ? – Non, une minute, voici Big George, qui jongle avec des globes d'un bleu électrique ; il sourit et se rapproche de plus en plus et soudain croise pieusement ses bras de sorte que les globes se brisent par terre et qu'une centaine d'éclairs frappent tout le monde et quand la fumée se dissipe je ne vois plus que des cratères et des ossements et une des chaussures à talons hauts de Susan. – Pauvre Susan ! – Big George ne cesse d'avancer, il a presque disparu maintenant dans le grand cimetière de l'Histoire, mais voilà qu'il se retourne et fait un signe, un simple signe sans triomphe ni malice ; les choses sont ainsi, c'est tout ; le soleil se couche, je n'ai même pas eu l'occasion de rendre mon jugement et je vais être incapable de dormir cette nuit parce qu'il fait froid et qu'il y a du brouillard et de toute façon voici les suppôts du Grand Scarabée qui viennent finir les restes et me filer des démangeaisons, aussi je crois que je ferais mieux de me lever et d'aller me cacher dans la loge du concierge afin d'y prendre un dernier encas, de m'asseoir devant sa machine à écrire et de me distraire un peu… La machine à écrire bourdonne, *mmh*-mmh-mmh, *mmh*-mmh-mmh, *mmh*-mmh-mmh, je suspends mes mains au-dessus du clavier et vous préviens que ça va être aussi chouette que d'embrasser Electric Emily… (Elle était peut-être à l'intérieur d'un des globes bleus.)

DANS LA JUNGLE

Oh ! ne t'ai-je pas dit à quel point tu étais intelligent, Macumazahn, toi qui sais où finit la folie et où commencent les spectres, et pourquoi ils ne sont qu'une seule et même chose ?

H. Rider Haggard,
Child of Storm.

Je me montrerai particulièrement équitable au cours de ces premières pages, car en commençant ce récit je ne saurais oublier que chaque touche que j'enfonce sur mon clavier peut, *via* la prise murale située juste derrière ma tête (je ne prétends pas m'y connaître en électricité), être livrée au public dans toute sa nudité, après s'être décomposée en de luminescentes gouttelettes au fil des câbles électriques ou des lignes téléphoniques qui sillonnent ce monde. Comme il est dit parfois : *ne passez surtout pas à côté de l'humour de la situation.* – Non pas que je souhaite minimiser l'importance du but que je continue de chérir en mon for intérieur, car j'ai mes propres objectifs, à la fois à longue et moyenne portée ; et je suis sûr que ma présence fait une différence. Par exemple, dans cette pièce, deux araignées sont accrochées au plafond ; je suis convaincu que, si je n'étais pas là, il y en aurait davantage. Alors que je foule le tapis jonché de miettes et me concentre sur sa trame enchevêtrée, tel un de nos avions de surveillance au-dessus des jungles de l'Asie du Sud-Est, je me demande ce que sont en train de

mijoter les fourmis. Il doit faire sombre là-dedans, un fouillis inextricable où croissent d'horribles feuilles soyeuses, des herbes et des troncs filandreux en décomposition. Des milliards de kilomètres au-dessus de moi, le soleil brille dans son orbite, réchauffant les hévéas jusque dans leur dérisoire point d'enracinement, célébrant une nouvelle journée de travail pour les fourmis, leurs animaux domestiques les pucerons, et quantité d'autres bestioles qui traînent dans leur voisinage, ce qui n'est pas du goût de tout le monde, à cause des zones pelées près des murs. Ceci est valable pour la saison sèche. En hiver, saison humide, quand je rentre après avoir fait un tour dehors, l'eau suinte de mes chaussures et de mon imperméable, les insurgés battent en retraite derrière mes étagères de livres et laissent la place à des créatures aquatiques, des alligators, des serpents d'eau et des poissons repoussants, dont personne, hormis en Amérique du Sud, n'a jamais entendu parler. Quant à l'espace situé derrière ma malle de voyage, si j'avais été suffisamment petit pour l'explorer, jamais je ne l'aurais fait sans me munir au préalable d'une Winchester chargée ; car n'ayant jamais été dérangé depuis un bon bout de temps, l'endroit est devenu le refuge de toute la vermine amazonienne, des êtres malfaisants et venimeux, et pas seulement ces guérilleros au visage chitineux que nous connaissons, pas seulement ces cafards et ces carabes ventrus qui pendent aux murs de la cuisine quand, pris d'une soudaine nausée, vous allumez la lumière au beau milieu de la nuit et tendez l'oreille en vous rapprochant pour vérifier si c'est bien vrai, si vous pouvez vraiment les entendre, et vous vous apercevez que c'est réel, qu'on croirait entendre frire du bacon, et alors vous sentez un picotement, vous portez la main à votre nuque et vous en sentez des douzaines qui s'infiltrent sous votre col – non, ici, il s'agissait de rats, de scolopendres et de mille-pattes mortels, et on pouvait voir tous les jours de grosses araignées ornithophages descendre et monter le long des murs en arborant des airs de Tartare. Dans de telles latitudes inexplorées, je ne manquais jamais de régler ma montre à l'heure locale. Je préfère donner à tous ces exercices l'intitulé suivant : "La Sphère céleste : Problèmes résolus." Il convenait d'apporter une correction à chaque heure écoulée afin de

compenser la réfraction des rayons du soleil dans l'atmosphère terrestre et le verre embué de mes instruments. Cette procédure n'était pas seulement essentielle à la précision chronologique de mon journal de bord, elle me distrayait également, du moins pendant les calculs, des soucis que me donnait ma maison. Je savais, par exemple, que le robinet de ma baignoire fuyait. Il était fort possible que la baignoire fût à présent un estuaire du genre de celui que j'avais exploré ces trois derniers jours : tout grouillant de crevettes nées d'œufs dissimulés dans la bonde ; de flamants, de palétuviers, de cyprès et d'anguilles électriques ; d'eaux saumâtres couleur thé qui clapotaient doucement contre les herbes qui avaient poussé autour des ossements de pauvres égarés.

Comme l'a noté sarcastiquement Sergio Bologna dans sa fameuse analyse *La Tribu des taupes*, "sous sa forme la plus scandaleuse, cet égalitarisme reprend le discours du chauvinisme ouvriériste. Il est clair que ce n'est plus le capital qui exploite les travailleurs, mais le facteur, le laitier et l'étudiant." Comme je tenais à ce que les autorités me considèrent comme un exploiteur – car j'étais bien résolu à éliminer ces autorités –, je décidai d'établir mon campement dans des régions inconnues. Déjà, le pouvoir de Mr White dans notre grande République était impressionnant ; il était devenu clair que son but était le contrôle absolu sur toutes choses. Bien sûr, il devait nous sous-estimer durant plusieurs décennies, occupé comme il l'était par le problème plus urgent d'étendre son influence et ses ressources stratégiques ; on ne saurait le lui reprocher, car il avait affaire, entre autres choses, à la menace que représentait Phil Blaker, ainsi qu'à ses petits projets philanthropiques personnels, et, ne l'oublions pas, il avait une famille à charge ; à cette époque, l'électricité balbutiait à l'horizon telle la réponse à tous les problèmes de production, de sorte qu'il s'engluait comme tout un chacun dans le leurre de son visqueux éclat bleu ; et enfin il y avait ce fait indiscutable que nous ne pouvions le renverser ; jamais l'occasion ne s'en présenta, jamais, *nein*, *nie* ; nous étions aussi efficaces que des poux dans un tapis. Nous partîmes donc dans des contrées sauvages pour y forger nos armes, là où s'élevaient d'étranges plantes hautes de plus de

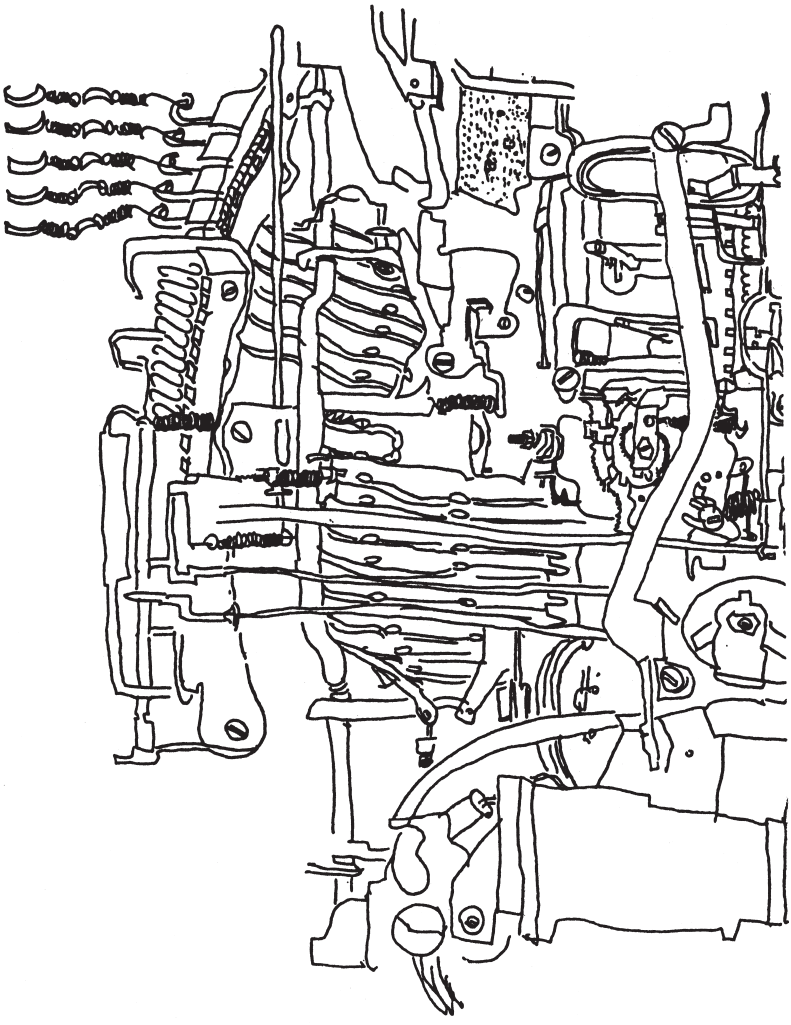
deux cents mètres, chargées de cosses empoisonnées aux innombrables usages. – Au mois de juin, la saison sèche ayant commencé pour de bon, un négociant annonça dans une gazette qu'il comptait lancer une expédition pour remonter le fleuve. Je ne me souviens pas exactement des termes qu'il employait, mais il est vrai que je ne saurais dire non plus avec précision quelle était la population de Saint Louis en 1962, bien que je sache que ladite ville déversa chaque jour cette année-là 900 000 litres d'urine et 400 tonnes d'excréments directement dans les eaux accueillantes du fleuve. Ce qui doit représenter, me direz-vous, trois familles d'Américains du Nord, attendu qu'à cette époque nous, les Big George, possédions le niveau de vie le plus élevé de la planète. Maintenant c'est à peine si je mange un bœuf par semaine.

IDENTIFICATION DE POSTE

Il est à présent quasiment certain que nous sommes les seuls êtres vivants dans le système solaire.

Zdenek Kopal,
The Solar System.

Les touches de ma machine à écrire s'enfoncent toutes seules dans un cliquetis infernal, comme celles d'un piano mécanique ou (plus exactement, étant donné que nous sommes à l'âge de l'électricité) comme un téléscripteur dans une salle d'ordinateurs à 3 heures du matin, quand les lumières sont en veilleuse, que les programmes avortés encombrent les corbeilles à papier et que les cartes perforées jonchent le sol ; ailleurs, quelque part à l'autre bout de la ligne dédiée de modem synchrone, un ordinateur en détresse baigne dans ses propres lubrifiants glacés et continue de gérer des tâches, et il n'y a rien d'autre à faire qu'à attendre qu'il ait dit ce qu'il avait à dire ; les touches demeurent sourdes au contact de mes doigts ; elles ne me reconnaissent plus ; et tout autour de moi les autres programmeurs ont posé leur tête au creux de leurs bras, désormais soumis eux aussi à un Big George qui balance des données à droite et à gauche, qui bousille tout avec ses petites entourloupes et refuse de s'assoupir dans la fallacieuse clôture d'un récit à la troisième personne (faut-il qu'il se sente seul pour se livrer à des jeux aussi stupides avec moi) ; alors que la seule chose qui m'importait, c'était d'écrire sur notre héros, de raconter comment il s'était



procuré ses protège-tympans, ou de sonder le visage rose et jaspé d'ombres de Catherine lorsque celle-ci se penche sur ses dossiers juridiques et que les rayons pourpres du soleil, filtrés par la fenêtre aux volets mi-clos, viennent zébrer sa chevelure en lui donnant l'aspect d'une barbe à papa ; je préférerais me laisser abuser par sa perfection que par les fanfaronnades de Big George, mais peu importe ; ce doit être elle que je cherchais, pour qui je remuais tout, mais elle ne me verra ni ne m'entendra jamais ; je me souviens de la lueur terrorisée dans ses yeux le jour où elle trébucha et se fit mal au genou – puis elle se releva mais je ne fis rien pour l'aider car c'était impossible ; je ne la distinguais que très vaguement et ne pouvais rien faire pour elle parce que tant qu'elle est vivante je suis mort et tant qu'elle est morte je suis vivant, ô mes anges radieux, et bien que je souhaite un heureux dénouement à cette histoire il n'en sera rien et Catherine s'écroulera et mourra ; vous vous rendez compte, elle mourra, et notre héros mourra lui aussi car, bien que je m'escrime sur mon clavier pour rentrer le message suivant *REFORMATEZ DIRECTIVE 25 SAUVEZ CATHERINE FINALEMENT JE VOUS EN SUPPLIE SAUVEZ CATHERINE*

ça ne servira à rien parce qu'une telle instruction n'est qu'une sombre farce qui n'apparaît même pas sur le rouleau de papier réglé de l'imprimante ; seul ce que Big George vomit de son cœur de pierre peut souiller cette histoire, et même mon crâne d'expert en est plein ; je vois les lèvres merveilleuses de Catherine, je vois sa tête se baisser et se redresser, encore et toujours, comme dans un rêve hystérique, et je sais qu'elle aussi sera détruite ; et ça me donne envie d'envoyer l'histoire dans un brasier ardent. – Ma foi, il n'y a plus qu'à prendre son mal en patience ; jamais plus elle ne m'entendra ni ne viendra me voir ; bien sûr, elle n'est pas du genre commode. – Il semblerait que nous n'ayons d'autre solution que de revenir à l'époque précoloniale de l'Amérique et de revivre cette fameuse histoire de l'électricité dont Big George a décidé de nous rebattre les oreilles, lui qui sait si bien mentir et tromper le lecteur le plus averti avec des dates et des lieux qui ne cadrent pas, car le fait est qu'il s'en fout pas mal ; mon seul espoir est de pouvoir glisser ici ou là un petit détail, une petite correction, afin que mes

anges aient au moins une consistance digne tandis qu'on les fait s'entretuer, déchoir et mourir, et peut-être Big George consentira-t-il à marquer une pause à la fin de cette section et je pourrai alors faire mes mises au point, mais j'en doute, j'en doute fort ; et tout ce que je peux dire, c'est que je suis vraiment désolé et que, moi aussi, je suis en train de mourir.

Et nous voilà revenus aux récits guerriers de Big George, à ce qu'il a fait et ce qu'il n'a pas fait en Amérique du Sud au début de ce siècle, alors qu'il n'y était même pas mais contrôlait cependant tout depuis, je crois, les Philippines ; il essaie de se faire passer pour un héros de la révolution, espérant sans doute ainsi m'amadouer et se défiler encore une fois sans encombre ; ma seule consolation est de penser que, s'il juge bon de m'amadouer, c'est qu'il n'est peut-être pas vraiment omnipotent ; auquel cas je puis espérer découvrir un moyen de reprendre le contrôle ; mais peut-être aussi que ça n'a rien à voir avec une tentative d'amadouement et que c'est seulement pour lui une nouvelle façon de se faire plaisir, de supporter ses longues et stridentes insomnies d'immortel en attendant l'aube et son soleil orangé, boursouflé, quand l'autoroute rutile à nouveau des véhicules poussifs et multicolores des programmeurs, avec leurs sympathiques plaques d'immatriculation et leurs radios qui diffusent du classique, des véhicules dont je distingue la cohorte floue par les vitres teintées de mon bureau, à l'épicentre du réseau autoroutier ; mais voilà qu'un accident oblige les voitures à ralentir ; les programmeurs fulminent, transpirent, râlent et passent des coups de fil sur leurs téléphones-chaussures ; à 10 heures du matin tout est calme comme sur une frise romaine, chaque carapace luisante de verre et de métal clouée sur place telle une brique dans la Grande Muraille de Chine ; on prétend que la Grande Muraille est le seul signe de civilisation humaine qu'on peut voir depuis la lune ; eh bien, c'est sûr qu'on pourrait voir cette perturbation d'un bleu-jaune écarlate depuis un hélicoptère de surveillance, et c'est un sacré spectacle, tous ces capots brûlants et scintillants. La circulation est au point mort ; tout ça est très mauvais pour les moteurs ; les conducteurs s'affolent pour leurs belles machines et s'angoissent à l'idée d'arriver en retard à leur travail où des polygones attendent sur

leurs écrans d'être paramétrés ; mais finalement les camions-remorques arrivent et dégagent une voie en appliquant la méthode standard qui consiste à écrabouiller toutes les voitures qui gênent et à les réduire en un tas de ferraille dans l'intérêt du système. Cela soulage un peu l'embouteillage ; chacun repart à son travail par à-coups et l'hélicoptère signale que le trafic est redevenu fluide, si bien que l'opinion internationale se désintéresse de l'affaire ; midi sonne l'heure panique du déjeuner ; à 3 heures c'est le début de l'affluence, le ciel jaunit de plus en plus et de minables nuages noirs s'amoncellent autour du crâne doré du soleil ; ça s'assombrit, respirer devient plus difficile, c'est au tour des travailleurs de nuit de prendre la route ; Big George fait la toupie sur sa chaise et, qui sait, lève le nez des cartes d'affectation et des badges personnels qu'il s'amuse à assortir, il décide ce soir de me rendre visite sans prévenir afin de vérifier que je fais bien mon travail ; il va s'avancer sur la moquette gris foncé sur la pointe des pieds et se pencher longtemps par-dessus mon épaule avant que je m'aperçoive de sa présence ; ou peut-être usera-t-il simplement de son statut d'opérateur privilégié pour changer l'intérieur de mon terminal en un vaste objectif, de façon à pouvoir me regarder directement depuis son écran, me voir bâiller, peut-être, et fermer les yeux, et perdre mon temps en me croyant seul… Et la nuit se solidifie ; oui, pas de doute, bientôt il va s'identifier aux réactionnaires ; il sera alors impossible de l'arrêter. À ce stade, je suis trop fatigué pour m'en faire. Ma tête est dans mes mains.

D'UN SERPENT À L'AUTRE (1909)

Il vaut mieux jouer aux billes sur un tombeau que de soulever son couvercle et de jeter un œil à l'intérieur.

H. Rider Haggard,
Jess.

Au fur et à mesure que notre embarcation suivait les méandres du fleuve, la même scène se répétait : un gigantesque mata-mata se dressait au milieu d'une petite clairière éphémère, au feuillage tout enguirlandé de plantes grimpantes et parasites, aux branches secouées par de petits singes bruns qui jacassaient hystériquement tels des ministres ; bordant le fleuve sur ses deux rives aussi loin que l'œil pouvait voir, la jungle dressait autour de nous des murailles de trente mètres de haut qui suintaient la mort verte. Le fleuve aurait pu être une de ces allées ombragées du château de Versailles qui vont, sinueuses, de bancs en fontaines et de fontaines en poubelles, et dont le style ne fait qu'accentuer la lisse monotonie de l'ensemble ; car rien n'offre autant le spectacle d'une nature artificielle que "la vie telle que nous la connaissons". Entre l'odieuse exubérance de la forêt amazonienne et la médiocrité des forêts du New Hampshire (où ce récit nous conduira bientôt), il se peut qu'il y ait des différences de degré et de densité, mais l'économie végétale reste la même : il pousse davantage dans la jungle mais c'est autant de plus qui pourrit. – Quoi qu'il en soit, et sans pour autant

chasser ces sages conclusions du vert paradis de mon esprit, je me tenais sur le pont, raide comme un piquet, avec aux lèvres un vague sourire qui exprimait aussi bien une certaine joie qu'un profond mépris. Pour tout dire, je savourais cette vie secrète que recélait la jungle : les intelligences minérales insoupçonnées dans les grottes de basalte ; les serpents qui nous épiaient ; les villages entièrement bâtis au faîte d'arbres monstrueux où les cris des oiseaux perchés ponctuaient les prières geignardes que ces tristes rejetons de Tarzan adressaient aux dieux qui les avaient déshérités et torturés ; les fièvres malignes qui sévissaient par ici, la vérole, la putréfaction de toutes choses (nous reviendrons sur ce dernier point) ; le petit orphelin qui a grandi dans la chaleur des feuilles grasses d'une plante carnivore et fantasque, la tribu des hommes à deux têtes, et la tribu de ceux qui l'avaient sur le cul. Je songeais également, et cela sans trop solliciter mes facultés, à l'intéressant conservatisme de la nature, qui agissait partout avec le même sadisme sous des dehors variés qui n'abusaient personne. Que d'attentions délicates, en effet : à la lisière montagneuse de ce territoire amazonien coulait réellement une rivière dont le lit de sable et de gravier renfermait un or pur, un or si rare dans les contrées civilisées et si difficile d'accès, et qui pourtant ferait un jour l'ordinaire des riches, de tous ceux qui avaient fait la ridicule aumône d'un salaire à leurs *compradores* avec la même aisance avec laquelle ils recrachaient leur bain de bouche dans l'intimité de leurs froides salles de bains, de sorte que, moyennant un investissement minimum, d'autres localisaient l'or, draguaient les rivières et extrayaient le précieux métal à leur place ; ce qui, au demeurant, ne posait ni plus ni moins de problèmes à ces pauvres cloches que par le passé! De toute évidence, cette nouvelle et prometteuse énergie qu'était l'électricité (électricité que je venais juste alors de découvrir quand, me baissant pour frotter l'un contre l'autre deux morceaux d'ambre jaune de la fin du Jurassique, histoire de faire quelque chose, je notai une attraction statique qui maintenait ensemble les deux pierres fossilisées) éliminerait sur place pas mal de vaines différences ; – bien que je sois un espion, j'ai toujours, assez bizarrement, été ennemi de l'hypocrisie – car l'électricité allait tout broyer et tout niveler, et il n'y

aurait bientôt plus ni or ni rivière pour corser le jeu ; il serait toujours possible de donner à cet endroit le nom d'El Creeko Park ou de Riverita Road – de toute façon il faudrait bien l'appeler d'une manière ou d'une autre – mais ce serait désormais une zone morte seulement balisée de centrales électriques, de terrains de foot péruviens et de décharges publiques. La richesse deviendrait enfin inaccessible, pour la seule raison que Mr White ou Mr Morgan auraient tout raflé ; il ne ferait plus de doute, en effet, que l'inaccessibilité est ce banc de vase ontologique qu'aucun gringo ne peut plus traverser. Nous-mêmes n'avons franchi ces bancs de vase qu'au prix exorbitant d'efforts hors du commun durant les premières étapes de notre voyage, quand la chaleur et l'humidité étaient telles que nous devions nous estimer heureux quand nos vêtements ne pourrissaient qu'une fois par heure ; et tout le monde à bord, à l'exception du capitaine de Silva et de moi-même, passait son temps à couper et à brûler les mauvaises herbes et les arbres nains qui prenaient racine sur le pont. – Ce furent les fougères vénéneuses qui, par escadrons entiers, lancèrent la première attaque. En un rien de temps, ces organismes, comme si les plantes grimpantes qui envahissaient notre gréement leur en avaient donné l'ordre, se mirent à germer et à croître avec une telle rapidité que nous nous retrouvâmes complètement piégés dans les muju-wujus qui poussaient de chaque côté. Notre embarcation fut hissée au-dessus des eaux et portée jusqu'au sommet des arbres avant que la trotteuse de ma montre n'ait accompli sa deuxième révolution. – Je rejoignis de Silva dans le nid de pie pour faire le point, mais la seule chose qu'on voyait de là-haut, c'était une brume blanchâtre qui, si on la pressait fermement entre les mains, se changeait en une eau tiédasse. Nous jouâmes les naufragés arboricoles durant toute une semaine, ramenant des plus hautes branches des kapapokis les fruits nécessaires à notre survie, ainsi qu'avait dû le faire Noé avec ses filets de pêche lorsqu'il vogua sur les forêts englouties de l'Équateur ; finalement, las de cette situation qui ne pouvait que me retarder si elle perdurait, je proposai à l'équipage de s'attaquer à notre environnement. Nous étions alors reclus dans une catacombe de plantes brunâtres. Les plus vieilles frondes,

qui au début s'étaient flétries telles de maigres et vieilles queues d'échalotes, durcirent progressivement comme des bretzels lors d'une de ces plaisantes ondées qui surprennent toujours et qui sont de purs caprices météorologiques, si bien que notre alcôve végétale devint toute rêche et cassante, et que les branchages qui nous cernaient ressemblaient à du varech sec et tout grêlé de sel. De temps à autre, nous entendions glisser au-dessus de nous le corps visqueux de quelque grand serpent. Nous serions morts de soif s'il n'avait pas fait aussi chaud, car la sueur qui dégoulinait sans arrêt le long de nos corps s'en allait remplir nos poches de pantalons ; ainsi, nous n'avions qu'à boire ce breuvage riche et nourrissant au moyen de longues pailles pour nous sentir aussitôt requinqués. – Pendant ce temps, la végétation ne cessait de s'épaissir et de se tasser au-dessus de nos têtes. D'infâmes ignames de dix-huit kilos, arrivées à maturation, chutaient et éclataient en une fétide matière gluante sur laquelle venaient se greffer brindilles, carcasses de brocolis, poils de noix de coco, peaux de lézards, coques de noix, feuilles mortes solidifiées par des cristaux de sève laiteuse, épines, bogues et gangues, plumes, fientes et autres déjections, rendant l'amas organique qu'ils pénétraient plus impénétrable que jamais. – Puis nous eûmes droit à une heure de pluie battante, et les féroces masses bourgeonnantes retrouvèrent leur teinte verdâtre. Au loin, nous entendions pousser les canneliers *(C. zeylanicum)*, si vite que l'air sifflait sous leur percée. La végétation qui s'était formée en dessous de nous se mit à nous propulser dans les hauteurs jusqu'à l'après-midi suivante, tant elle était avide de lumière ; cela me donna l'idée de suspendre une lanterne au bout d'un filin jusqu'au niveau du fleuve, lequel, ainsi que nous pûmes tous nous en rendre compte lorsque nous nous pressâmes comme des gosses autour du trou que nous avions pratiqué avec nos machettes afin de mettre à exécution mon plan, se révéla aussi sombre que la chatte d'une momie dans une pyramide la nuit ; car la végétation était à présent si étroitement mêlée aux contreforts branchus et si stratifiée, telles ces feuilles mortes qui obstruent les caniveaux et que piétinent chaque jour des millions de banlieusards, que nous n'allions pas tarder à nous retrouver prisonniers d'une nappe de schiste bitumineux. Nous avions

l'impression de regarder en bas depuis la nef d'une cathédrale ou (si l'on préfère) par une bouche d'égout. La masse visqueuse du fleuve coulait dans les ténèbres. Une sainte puanteur de vie nocturne suffocante monta à mes narines comme de l'encens ; j'écartai mes compagnons et par trois fois m'en délectai longuement. La lanterne éclairait la rive où l'on distinguait tout un orchestre d'inconsolables cigales, leurs genoux pointus et musicaux passés au-dessus de leurs épaules comme des baïonnettes tandis qu'elles égrenaient leur chant triste en formation jaune-vert, pleurant cet état de perpétuelle obscurité ainsi qu'on avait dû leur en donner l'ordre (non que la chose leur déplût, attendu qu'elles bénéficiaient ainsi de l'ambiance d'une boîte de nuit illégale), faisant grincer leurs archets cartilagineux avec une désinvolture croissante, oh, misère, frottant leurs écorces de tibia dans un fracas de maracas et de tambourins au point que j'eusse souhaité avoir des jumelles d'opéra. – Mais revenons aux choses sérieuses. Sur mon ordre, le capitaine de Silva se mit à attaquer la substance brune et coriace qui nous ceignait à présent de toutes parts ; je l'avais muni d'un marteau spécial en caoutchouc, qui servait à évaluer la dureté des roches d'après l'échelle de Lamarck. Il rendait un bruit sourd et puissant ; la fossilisation progressait rapidement ; nous étions déjà enchâssés dans une veine de charbon ! Mais la lanterne était un leurre trop savoureux pour la jungle, qui se mit à croître dans sa direction, même si elle dut pour cela relâcher son étreinte sur nous. La lanterne brûlait doucement et régulièrement au-dessus de l'eau, comme la lune dans une grotte. – Aussitôt des fleurs nocturnes jaillirent de leurs méristèmes apicaux ; des branches geignardes plongèrent vers la lumière. J'aperçus une nuée d'insectes se précipiter contre la lanterne, tant était grand leur désir de connaître une mort radieuse. Puis les feuilles se déployèrent et recouvrirent toutes choses d'un crépuscule verdâtre, la forêt inquiète grinça et branla comme un lit mis à mal par deux jeunes mariés qui s'envoient en l'air, rendus fous par le désir mais redoutant que celui-ci ne leur échappe à l'instant fatal. La veine de houille se fissura lentement et notre bateau tangua. – En ma qualité de membre de la race supérieure, je donnai le signal, et aussitôt tout l'équipage, y compris cette fois le

capitaine de Silva, se mit à taillader en tous sens avec des machettes d'importation. Bravo ! Bravo ! Des morceaux de houille dégringolèrent autour de nous et tombèrent dans l'eau ; j'en remisai quelques-unes sur moi en vue d'une vente ultérieure, anticipant la constante popularité de la locomotive à vapeur. – Nos visages étaient maculés de suie. La strate se fêlait en scintillant, dans un bruit glacé et sonore de miroirs qui volent en éclats. – Puis ce fut la chute ; puis un arrêt brusque ; mes précieux compagnons tailladaient sans arrêt. La chute de nouveau ; et de nouveau coincés ; mais les branches auxquelles nous étions suspendus plongeaient déjà désespérément vers le fleuve pour atteindre la lanterne avant les autres ; nous tanguâmes ; nous glissâmes ; SPLOUTCH ! et nous nous retrouvâmes enfin sur le fleuve ; le moteur fut délivré de son carcan feuillu et gronda sauvagement. – Bien, me dis-je, l'heure de la vengeance a sonné. Je saisis mon Browning, visai et mouchai gravement d'une balle la lanterne qui se balançait au-dessus de nos têtes comme un lustre entre les griffes voraces des arbres. Un immense sifflement de déception monta du feuillage, auquel mes compagnons et moi répondîmes par un sourire cruel. Puis nous chassâmes tous l'histoire de nos esprits, car de tels événements étaient courants avant l'invention de l'électricité.

C'est ainsi que nous traversâmes cette contrée désolée, sous les vaillants assauts des moustiques ; je portai tour à tour mon regard sur chaque rive, non sans quelque nostalgie anticipée pour cet écosystème qui portait déjà sur lui la marque de son déclin. – Toujours plus loin ! Toujours plus loin ! – Notre bateau avançait péniblement. Une bielle s'était dégagée de son coussinet, ou avait perdu une dent (je ne prétends absolument pas m'y connaître en mécanique). La berge n'était plus que bruissements et remuements. Des serpents verts s'enroulaient superbement autour des branches qui nous dominaient. Perchés sur les troncs des arbres, ils sondaient l'atmosphère de leurs langues froides et évaluaient la situation de leurs yeux jaunes et brillants. L'un d'eux nous aperçut et rampa à travers le feuillage pour venir se poster au-dessus de la cabine, ce qui m'inquiéta

(même si j'avais décidé d'en attraper un), car les serpents savent se balancer aux arbres comme des fruits et se multiplier d'îlot en îlot de telle sorte que, quand vous manœuvrez votre bateau dans les archipels de la mer de Chine, ils se laissent choir sur vous, bien mûrs, alourdissent sans cesse davantage votre embarcation, vous enlacent, vous couvent amoureusement du regard et vous caressent, pris d'un réel intérêt pour votre personne, se démenant pour être parmi les premiers à entraver vos avirons avec leurs corps, puis ils bâillent d'un air absent à s'en décrocher la mâchoire tandis que le venin s'égoutte de leurs crochets tout incrustés de motifs floraux bleus semblables à des tuiles de Hollande, ce que vous pouvez vérifier juste avant qu'ils se jettent tous ensemble sur vous et vous mordent, vous injectant ce qu'ils ont de meilleur en eux ; puis ils s'empilent à tribord, masse jaune et verte évoquant un monceau de bananes plus ou moins mûres, afin de vous faire chavirer une fois que vous êtes tout bouffis et paralysés suite à leur morsure, et vous coulez avant que le venin n'ait eu raison de vous, et tous les serpents s'en retournent à la nage sur leurs racines, en longs sillages insouciants, ayant conclu une trêve avec la patrouille des crocodiles ; ou alors ils se laissent couler jusqu'au fond, forment des huit et s'ébattent au milieu des coffres précieux. Mais l'électrification mondiale est en passe aujourd'hui de mettre un terme à ces absurdités. Nous les mettrons dans des cages de verre. – Puis venait le rideau de fleurs suspendues au parfum de fraise, puis de nouveau le coude du fleuve, avec le serpent perché qui attendait. Quand cette scène se reproduisit pour la cinquième ou sixième fois, nous avions entretemps parfait nos manœuvres, si bien que le monstre n'eut jamais l'occasion de nous tomber dessus. – Toujours plus loin ! Toujours plus loin ! – C'est par la répétition de cette scène que la jungle comptait se préserver des explorateurs. Sa fastidieuse monotonie émoussait nos facultés d'hommes civilisés, brouillait notre perception du temps et minait notre désir d'avancer. La retraite, d'un autre côté, était facile ; il suffisait de faire faire demi-tour à l'embarcation, de redescendre le fleuve et de repasser – une dernière fois – par ce même et sombre coude ; on distinguait alors les abords de Rio (que Mr White venait juste d'acquérir et qui

d'ici une trentaine d'années deviendrait une de ses nouvelles mugissantes forteresses électriques). Mais nous allâmes toujours de l'avant, pendant des milliers et des milliers de kilomètres. Si moi, Big George, j'avais été quelqu'un de violent, j'aurais pu largement m'exercer au tir sur ce serpent, le déloger de sa branche et le regarder dérouler ses anneaux, exactement comme le fit Parker quand je le détruisis, puis sombrer dans les eaux boueuses du fleuve un nombre infini de fois, pour être chaque fois dévoré par le même crocodile (les trêves avec les reptiles ont leurs limites). Mais je me contentai de le regarder sinistrement, sans ciller, derrière mes lunettes.

Qui pourrait croire, ô mes bien-aimés, que les arbres, en apparence si beaux et si inoffensifs dans la journée, dégagent en réalité la nuit une haleine miasmatique qui entraîne de graves fièvres chez tous ceux qui s'exposent trop longtemps à leurs influences ? C'était, hélas, le cas, et tandis que tombait le crépuscule et que le fleuve commençait à se revêtir d'une moite phosphorescence, que les fougères nocturnes déployaient leurs extrémités sensibles, que les moustiques se regroupaient en essaims malveillants, que les chauves-souris jaillissaient en files serrées des grottes ou des arbres creux, le capitaine de Silva allumait les lanternes de proue et de poupe et nous enveloppions nos visages de bandes de gaze chirurgicale imbibées de rhum. C'était la seule chose capable de nous protéger des vapeurs délétères. Celui qui ôtait sa gaze, me dirent mes compagnons réactionnaires, était pris d'une soif et d'un vertige tels qu'il se penchait avec avidité par-dessus bord pour boire l'eau du fleuve. Au moment même où il portait ses mains en coupe à ses lèvres, le redouté polukaru – un long têtard rayé comme une abeille et muni de dents – se glissait dans sa gorge et commençait à dévorer ses organes internes. Rendu fou par cette nouvelle douleur, le pauvre crétin, en proie à des convulsions, se jetait par-dessus bord (personne ne pouvait se risquer à lui venir en aide sans crainte d'être à son tour contaminé) pour finir déchiqueté par des êtres courtauds, absents des classifications zoologiques, alors que si, comme on vient de le voir, il était tombé dans la mer de Chine, les serpents d'eau se seraient montrés gentils avec lui, auraient joué d'innocents tours à son

crâne ballotté et, pleins de reconnaissance pour lui, se seraient cachés dans ses orbites creuses au moment où les jonques des pirates chinois auraient fait leur apparition ; c'est là la principale différence entre l'Asie et l'Amérique du Sud. Je garde de tendres souvenirs de ces noyades à l'ancienne, avant que l'électricité s'associe à l'élément aqueux (acide hydroxique) et crée de douloureux épisodes, comme ces adolescents qui, tout en prenant leur bain, écoutent à la radio l'émission du Dr Dodger et tendent la main pour monter le volume : leurs bras humides et soyeux appellent alors en force les électrons dans leur cerveau et leur cœur ; ou comme ces piétons new-yorkais qui meurent en pissant sur le troisième rail, le seul électrifié. – Ici, en Amérique du Sud, quand un homme tombait à l'eau, c'était on ne peut plus naturel. Ses dents brillaient éventuellement quelques instants dans l'obscurité. Si, par quelque miracle, il ne tombait pas dans le fleuve, et au contraire roulait, disons, dans le poste d'équipage, nous nous regroupions tous autour de lui pour l'observer tandis que le médecin de bord hochait la tête d'un air compatissant (toutes les vertus rustiques sont encore présentes chez ces gens-là) en attendant que la fièvre l'emporte avant l'aube – encore une macabre victoire pour les arbres !

Oh, comme il est difficile de mettre en œuvre un projet véritablement utile, d'innover, de débroussailler pour laisser la terre rase et fumante fertiliser de nouvelles cultures !

Le fleuve, assurément, offrait un merveilleux échantillon d'histoire naturelle. Ça me rappelait un couloir de notre école primaire, garni de dioramas composés de boîtes à chaussures volées dans les penderies familiales – quand on longeait le long corridor le soir de la fête des Parents, il fallait s'agenouiller pour pouvoir distinguer quelque chose, les budgets ayant été réduits dans notre grande République ; il n'y avait aucune de ces longues tables éclairées ou de ces vitrines comme on pouvait en voir, par exemple, au Vivarium, et contre lesquelles on se pressait en reniflant ; les boîtes, disposées à même le sol, vous décevaient par leur mesquinerie, elles ne contenaient que de piètres dinosaures en pâte à modeler, des arbres dessinés au feutre fluorescent dont les maigres branchages se détachaient sur un fond peint, pareils à des mains d'enfants attardés, avec toujours le

même pauvre petit serpent piégé dans chaque boîte, la langue dardée (était-elle seulement venimeuse ?), l'air effroyablement triste, plein de regret pour sa Thaïlande, son Sumatra ou son Machinchose natal ; au moins, Clara Bee, ma fiancée, conservait ses serpents dans une cuve propre et transparente sur son bureau, comme des bonbons ou des pilules, passait ses disques en mettant le volume au plus bas pour que les vibrations ne les dérangent pas, les nourrissait à intervalles réguliers et suspendait des petits bâtonnets d'antimites dans leur cage quand c'était nécessaire ; elle surveillait le niveau du mercure dans son thermomètre avec un zèle inquiet, de sorte que, quand notre chambre située à proximité des côtes se rafraîchissait le soir ou par temps pluvieux, et que la température à l'intérieur de la cuve à serpents, entretenue par l'ampoule d'une lampe de bureau appuyée contre le verre, chutait de plusieurs degrés, ma tendre Clara se mettait à pleurer, inquiète à l'idée que ses serpents puissent mourir. Ils s'appelaient Fred et Harrison et ils étaient très gentils la plupart du temps. C'est Clara qui leur avait choisi ces noms, car c'étaient ses serpents. C'est elle qui les avait achetés, puisque moi, l'auteur, je ne payais jamais rien, par pure avarice, ayant déjà compris que toute ma vie je devrais travailler pour Big George et que, si j'avais une question à lui poser sur un programme ou voulais me rendre aux toilettes, il lèverait la tête de sa brochure consacrée à la jungle équatoriale pour me dire : "Désolé, mais je ne suis vraiment pas disponible pour le moment" – eh bien, c'était pour cette clinquante menue monnaie que je m'humiliais ; aussi, en toute justice, j'aurais dû la garder précieusement dans ma tirelire, exact ? et ne jamais rien dépenser, mais toujours demander à ma chère Clara de payer pour moi. Ce fut donc elle, comme je l'ai dit, qui déboursa l'argent pour les serpents ; à présent, je n'habite plus avec ma petite chérie, ma peine est immense, et je ne vais pas tarder à me tuer car je suis sûr de ne plus jamais revoir les serpents (certes, je peux encore lire des livres qui parlent de serpents et rêver d'eux depuis le cimetière où je me terre ; aux yeux du profane, il n'y a guère de différence entre les serpents qui vivent dans les arbres et les vers de terre obèses qui grouillent dans les cadavres). – Ma Clara acheta d'abord "Fred" ; ce fut

donc en quelque sorte son premier enfant. Nous le trouvâmes ensemble au Vivarium d'Emeryville ; comme il siffla quand le type le dégagea du reste de la couvée… Toutes les vipères avaient l'air très contentes d'être ainsi entassées dans la section du Vivarium réservée aux adultes ; moi, j'aimais bien les noirs et dangereux serpents, mais Clara en avait peur, surtout des couleuvres noires dont je pensais qu'il serait amusant de posséder quelques spécimens, qu'on laisserait se balader dans le salon, le long des murs et au plafond afin qu'ils prennent les araignées velues pour des rongeurs et les dévorent. J'étais tout de même très fier de ma Clara en dépit de ses phobies, car elle essayait de se montrer courageuse et affirmait que ça lui serait égal si Fred l'attaquait et la mordait. – C'était une possibilité, surtout au début, car Fred avait très peur de Bee quand elle l'acheta et l'emmena chez nous, et je pense que Fred ne s'était pas encore habitué à l'idée de vivre en reclus, dans une maison, ni aux fils électriques qui couraient partout comme des veines, ni aux surfaces planes si incompréhensibles. Il restait caché dans sa paille. Une fois, Clara chercha Fred et ne put le trouver ; elle crut qu'il s'était enfui alors qu'en fait il s'était caché derrière sa gamelle pour des raisons de prudence et de sécurité ; il était persuadé qu'il pouvait échapper à Bee. Mais Bee ne supportait pas qu'il se cache et jouait avec lui tous les jours durant environ quarante minutes jusqu'à ce qu'il devienne un peu trop nerveux. (Il est sûrement possible de s'échapper de la jungle, mais quand l'électricité est là, elle dresse autour de vous une éternelle prison.) À cette époque, les enfants, Fred n'était guère plus épais qu'un crayon. Mais déjà il savait darder sa langue, s'enrouler et se dorer à la lumière de l'ampoule ; le courant domestique palpitait tel du sang dans le filament de la lampe de bureau de Clara et se jouait du serpent à chaque cycle d'Ampère : l'animal était incapable de comprendre qu'il ne s'agissait pas du soleil, même s'il percevait quelque chose d'insidieux et d'artificiel dans son voisinage. – De grosses créatures roses et dodues s'approchaient de lui, le prenaient, le soupesaient, le maniaient et le nourrissaient ; elles étaient trop grosses pour qu'il puisse les manger. Les créatures roses lui présentaient des choses, elles étaient toujours là, même après que

Fred eut oublié leur existence. Elles gardaient Fred dans un endroit où il faisait toujours clair et où la chaleur était constante, où ne bruissait aucun feuillage, où nulle branche n'était là pour lui délivrer de petits messages avisés ; il n'y avait personne d'autre que Fred. Quand il regardait dehors, il pouvait voir s'approcher les créatures roses, alors il essayait de se cacher dans son triste petit désert, mais les bestioles charnues le trouvaient toujours. Comme elles n'essayèrent jamais de le manger, il finit par devenir calme et apathique. Parfois, il se glissait lentement dans la manche de Clara, s'installait sur son dos chaud et nu, s'y nichait comme un écolier qui attend sous le préau que la pluie cesse, jusqu'à ce que la chair parfumée de Clara lui rappelle qu'il devait chasser, alors il se trémoussait dans le pull de Clara (il ne peut plus le faire car il est devenu trop gros et ne passe plus par sa manche, de même qu'il a dû cesser de ramper sur l'arête de ses lunettes comme il le faisait quand il était encore un bébé) et sortait finalement par la manche opposée. Ma Clara Bee riait et caressait la petite tête plate de Fred, car elle aimait l'avoir près d'elle et elle était fière que Fred trouve seul la sortie, comme s'il était encore en liberté dans la jungle. Mais Fred ne bougeait pas, se contentant de passer la tête par la manche de Clara, et son long corps se lovait autour de ses épaules moelleuses sous son pull, sa queue glissée dans l'autre manche. Il grandissait tous les jours. Quand elle lui caressait la tête, il semblait entrer en catalepsie comme les grenouilles quand on leur caresse lentement le ventre d'un mouvement circulaire du doigt : si vous les rejetez ensuite dans l'étang, elles flottent un moment, toutes désemparées, et vous regardent de leurs gros yeux ronds, encore sous le choc, avant de retrouver leurs réflexes et de s'enfoncer dans les profondeurs. – Il était arrivé quelque chose de terrible à Fred. Il ne comprenait pas vraiment de quoi il s'agissait, mais il savait qu'il ne pouvait plus faire ce qu'il voulait[1]. Cet état de choses était lié à l'ampoule

1. "Au moins, écrit Haggard dans *Swallow*, devrait-on toujours tenir compte des sentiments d'une race qui voit son individualité et son caractère national décliner lentement, sans le moindre espoir de résurrection, sous l'afflux constant d'Anglo-Saxons."